Pierre Antoniucci, *Constellations*, 2016, technique mixte sur toile (détail).
COURTESY GALERIE AKIÉ ARICHI © PHOTO PIERRE ANTONIUCCI

et des mots qui se mêlent sur les supports, toile ou panneau, avec une spontanéité, une évidence formelle telles que le sens s'en trouve infléchi pour une poésie très personnelle. La couleur tonique, la vélocité de la ligne font de ses dessins des «présences chaleureuses». La division systématique du format fonctionne comme une cadence réactivée dans le livre par le pliage géométrique. Celui-ci produit l'apparition d'un losange inscrit dans un rectangle que l'artiste appelle «cadrans» en précisant qu'il «induit une composition pivotante à 45° pour inviter le regard à effectuer un quart de tour». Le vol du papillon y est suggéré comme le développement chromatique renvoie aux ocelles de ces charmants lépidoptères. L. H.

Galerie Akié Arichi, 26, rue Keller, Paris XIe, tél. : 09 51 46 51 14, www.galeriearichi.com - **Jusqu'au 23 octobre.**

GALERIE LA FOREST DIVONNE/PARIS

Arthur Aillaud

Avec sa quatrième exposition, les peintures récentes d'Arthur Aillaud (né en 1973) juxtaposent des paysages et des constructions dans un espace indéfini. Leur schématisation délibérée s'accompagne d'une lumière diurne ou nocturne qui fractionne le sujet en fonction des lois propres au théâtre où espace et lumière sont les acteurs de la narration. Pour cet artiste également décorateur de théâtre, il s'agit de dépasser ce travail pour donner corps à la peinture. Tout commence avec la recherche d'images dans l'ordinateur, de photographies de paysages et d'architectures prises telles quelles, ou retravaillées sur Photoshop, puis les faire passer du statut de matériau anonyme à celui de peinture. La transposition sur la toile est l'épreuve irréversible où la banalité d'une démarche devient un acte créateur. Un va-et-vient s'installe entre l'abstraction de la pensée et la densité picturale introduite par le geste réfléchi. Entre aube et crépuscule, la lumière plaque dans un espace ambigu, entre planéité et perspective, des formes géométriques, pans de béton masquant l'horizon ou des personnages mystérieux, silhouettes d'ombres monumentales peintes en aplats sur des fonds travaillés dans des lumières réfléchissantes. La ville déserte de nuit, les vues aériennes, les figures aux activités énigmatiques constituent un univers troublant offert à nos interprétations. Le décalage entre réalité et fiction est d'autant plus prégnant que la lecture immédiate se double d'une atmosphère troublante.
L. H.

Galerie La Forest Divonne, 12, rue des Beaux-Arts, Paris VIe, tél. : 01 40 29 97 52, www.galerielaforestdivonne.com - **Jusqu'au 22 octobre.** Catalogue, entretien avec Alain Berland.

Arthur Aillaud, *Sans titre*, 2016, huile sur toile 130 x 97 cm.
COURTESY GALERIE LA FOREST DIVONNE

GALERIE DANIEL TEMPLON/PARIS

Gregory Crewdson Cathedral of the Pines

À Becket, Massachusetts, Gregory Crewdson (né en 1962) saisit des images de l'Amérique profonde : forêts et maisons perdues, cabanes retirées, brumes et neiges, personnages perplexes, toujours solitaires. Peintre, cinéaste, taxidermiste, décorateur de dioramas, Crewdson fabrique un univers à rebours du monde

Gregory Crewdson (né en 1962), *Mother and Daughter, 2014*, impression numérique pigmentaire, 95,3 x 127 cm, édition de 3 + 2 AP.
© GREGORY CREWDSON
COURTESY GALERIE TEMPLON & GAGOSIAN GALLERY

contemporain, issu de la peinture de Hopper et de Thomas Eakins. Il convoque les vieux démons du pays qui hantent les consciences d'aujourd'hui, affolées par la mondialisation et redoutant le futur. Ses photographies traduisent la vulnérabilité d'une culture, la mémoire des premiers migrants Européens, la frontière et la conquête de la terre, les abîmes et les faillites de l'*American dream*. Si «Cathedral of the Pines», du nom d'un chemin de randonnée à Becket, est un miroir des angoisses de la classe moyenne blanche aux États-Unis, c'est aussi une métaphore sur les mélancolies actuelles et les nostalgies qui les nourrissent. Crewdson s'inscrit dans un passé relativement sécurisant, le milieu du XXe siècle, mais en donne une image avilie, poussiéreuse et ruinée. Il maîtrise parfaitement le *double bind*, l'injonction contradictoire : il est rassurant et inquiétant à la fois, passéiste mais nourri de fantasmes contemporains, vrai et faux, minutieux mais insaisissable. Sa photographie rappelle aussi le surréalisme d'un Paul Delvaux, qui mêlait les chimères érotiques de la psychanalyse et les décors périphériques d'une modernité industrielle mort-née. Soixante ans plus tard, le mélange de ces ingrédients dans une mouture américaine conserve un caractère énigmatique.
ZAHA REDMAN

Galerie Daniel Templon, 30, rue Beaubourg, Paris IIIe, tél. : 01 42 72 14 10, www.danieltemplon.com - **Jusqu'au 29 octobre.**